

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

HAUT LES COEURS!

Non, il ne se peut que la France
Voie un plus long temps son terrain
Souillé, sali par la présence
Des envahisseurs d'outre-Rhin !

Non, non, la France notre mère
Ne subira point ces affronts,
Elle qui coucha sur la terre
Tant de fois l'orgueil des Teutons.

Valmy, Mayence, faits d'histoire
Pour nous si beaux, si glorieux,
Revenez à notre mémoire,
Ranimez nos fronts valeureux !

Songeons que chacun de nos frères
Fauchés par le plomb ravageur
Au jour a fermé ses paupières
Dans l'espérance d'un vengeur.

Donnons à ces héros des larmes,
Puis, debout, l'esprit raffermi,
Jeunes, vieux, tous, prenons les armes,
Et feu sans fin sur l'ennemi !

Feu de partout, du mont superbe,
Des champs, des bois et des cités,
Que partout poussent comme l'herbe
Des braves aux coeurs indomptés !

Des hommes, des hommes en masse !
Et le Teuton présomptueux,
Du sol souillé par son audace,
S'enfuir comme un loup honteux.

Et le loup gagnant sa tanière
Se dira : Plus d'illusions !
Entamer la France est chimère ;
Elle a pour enfants des lions.

Et les lions, hors des batailles,
Montreront ce qu'ils sont vraiment,
Des êtres fiers, mais pleins d'entrailles,
Amis de tous et n'estimant

Que les biens de la paix féconde,
Et ne voulant sur leur terrain
Que vivre en paix avec le monde
Au grand soleil républicain.

AUGUSTE BARBIER. (*)

(*) Le célèbre poète des *Jambes* (né à Paris en 1805, mort à Nice en 1882) avait écrit au sujet de la guerre de 1870-71 ces strophes vigoureuses, mais peu connues, que nos soldats ne liront pas sans émotion.

AU PARLEMENT

DÉCLARATION DU GOUVERNEMENT

M. René Viviani, président du conseil, proclame que la France, d'accord avec ses alliés, poursuivra la guerre jusqu'à la restauration de la Belgique et la réintégration de l'Alsace-Lorraine.

Dans la séance de jeudi dernier, à la Chambre des députés, M. Chaumet a sollicité du chef du cabinet, « pour dissiper tout malentendu », l'affirmation nouvelle de la politique nationale qui a recueilli l'unanimité du Parlement et l'unanimité du pays.

M. René Viviani, montant à la tribune, a fait alors, au nom du Gouvernement, l'importante déclaration suivante :

L'honorable M. Chaumet a bien voulu ne pas douter que le Gouvernement qui est sur ces bancs avait maintenu la continuité des vues qui ont été les siennes depuis le début des hostilités ; je lui en renouvelle très facilement l'assurance, et, avant de préciser, en les renouvelant, les déclarations antérieures que j'ai été amené à porter à différentes tribunes et auxquelles, tout à l'heure, il a bien voulu faire allusion, il me sera bien permis, puisqu'il a parlé du Gouvernement, de la continuité des vues, de la collaboration de tous les ministres, de me retourner précisément vers le Gouvernement lui-même et avec une affectueuse cordialité de remercier ici hautement, sans en excepter un seul, tous mes collaborateurs du travail, du dévouement, du courage avec lesquels, portant sur un front tranquille les responsabilités les plus tragiques, ils accomplissent chaque jour et discrètement leur mission. (Vifs applaudissements.)

Au surplus, et vous l'allez voir, messieurs, sans embarras aucun, il m'est aisé de répondre à la question qui a été posée.

Le Gouvernement est unanime à penser et il a déclaré à différentes reprises unanimement, depuis quelques mois, que les responsabilités des événements actuels incombent uniquement aux ennemis de la Triple Entente. (Applaudissements.) Si l'on regarde dans le passé le plus lointain, on voit que la Triple Entente n'a fait que suivre et non provoquer l'augmentation des armements et l'augmentation des effectifs dont l'Allemagne donnait l'exemple. (Applaudissements unanimes.)

Si l'on examine le passé le plus récent, on s'aperçoit qu'au seuil même du conflit actuel, la Triple Entente a renouvelé et multiplié toutes les tentatives pacifiques et que celles-ci auraient abouti si elles ne s'étaient heurtées à une préméditation devenue maintenant éclatante à la lueur des documents multiples qui, de toutes mains, ont été versés à un débat historique. (Applaudissements unanimes et répétés.)

Le Gouvernement a dit, et il répète qu'il continuera sans défaillance et sans lassitude, d'accord avec ses alliés, la guerre jusqu'au

bout (Très vifs applaudissements et acclamations unanimes), jusqu'à la libération morale de l'Europe (Vifs applaudissements), jusqu'à la restauration matérielle et politique de la Belgique (Vifs applaudissements sur tous les bancs), jusqu'à la reprise de l'Alsace-Lorraine. (Nouveaux applaudissements et acclamations répétées.)

Depuis quarante-quatre ans, messieurs, d'une façon permanente et plus vivement, j'allais dire plus tendrement depuis le début des hostilités, l'Alsace-Lorraine, sous toutes les formes, a manifesté son attachement au foyer français. (Applaudissements.) Elle a préparé elle-même, par son héroïque fidélité, le retour à la patrie mutilée (Vifs applaudissements), si bien que, lorsqu'au jour venu nous pourrons pour ainsi dire resserrer les bras autour d'elle, nous pourrons dire qu'elle nous est revenue non pas par le fait d'une conquête, mais d'une restitution. (Applaudissements.)

Messieurs, ai-je besoin d'ajouter ce que déjà nous avons dit unanimement, qu'attaché au traité du 4 septembre 1914, le Gouvernement de la République ne pourra envisager l'éventualité d'une solution pacifique que d'accord avec ses nobles alliées, l'Angleterre et la Russie (Vifs applaudissements), dont la fidélité dans les épreuves, l'indomptable énergie, le courage partout déployé sur les champs de bataille resserreront s'il était possible les liens d'une alliance sacrée. (Applaudissements unanimes et prolongés.)

Messieurs, c'est cette alliance qui, jointe à l'entente qui nous lie à l'intrépide Serbie (Applaudissements), sauvera la cause de la civilisation et du droit ; c'est elle qui sauvera l'Europe et peut-être le monde de la tyrannie que le triomphe du militarisme prussien pourrait leur imposer. (Applaudissements répétés. — Acclamations unanimes.)

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les gouvernements qui pensent et qui parlent ainsi, ce sont les peuples eux-mêmes (Très vifs applaudissements) et l'exemple est offert à tous de ces peuples alliés qui, dans toutes leurs opinions, se rassemblent autour d'une pensée commune et unanime, à savoir que le triomphe de l'impérialisme allemand serait le signal de l'écrasement des libertés des nations. (Applaudissements vifs et répétés.)

Ce n'est pas seulement, apportée par le Gouvernement, une revendication en faveur du droit ; cette revendication surgit pour ainsi dire de la conscience universelle et j'ai

le droit de dire que peut-être jamais l'histoire n'a été admise à contempler un pareil spectacle. (Très bien! très bien!)

Voilà, messieurs, j'ai le droit de le dire, nécessaires puisqu'on l'a dit, mais je l'espére, décisives par leur précision et leur loyauté, les explications qu'on avait le droit d'attendre du Gouvernement. (Applaudissements.)

Continuons donc, messieurs, à accomplir notre tâche. Le Parlement, depuis sa rentrée constitutionnelle, avec conscience, avec labour, avec compétence, en réalisant de zèle pour éviter, au lieu d'aiguiser les conflits (Applaudissements), avec une discrétion exemplaire qui n'est pas incompatible avec le contrôle, a montré ce que peut être dans un grand pays l'accoutumance de la liberté. (Très bien! très bien!)

Continuons donc, chacun à notre poste et chacun à notre rang, à remplir notre devoir.

Et si, comme il peut arriver dans une nation de 40 millions d'êtres, qui est la fille de la Révolution bouillonnaise, où nous sommes tous habitués aux manifestations quelquefois excessives de la liberté, des chocs, des heurts, des polémiques, des malentendus se produisent, eh bien, promeltons-nous, au lieu de les envenimer, de les aggraver (Vifs applaudissements), de tout faire, comme aujourd'hui, pour les réduire. (Nouveaux applaudissements.)

Ce sacrifice, vous ne le devez pas aux membres du Gouvernement, nous le devons tous à la patrie, qui est en droit de l'exiger. Il est d'ailleurs autrement léger que le sacrifice que chaque jour, à toute heure, accomplissent à la frontière, confondus dans la bousculade des tranchées, tous les fils de la France. (Applaudissements répétés.)

Tournons-nous vers ceux qui, chaque jour, aujourd'hui plus qu'hier, nous donnent la certitude du succès. (Applaudissements.) Tournons-nous vers ceux qui, accomplissant quotidiennement leur devoir, s'offrent aux sacrifices héroïques, qui défendent non seulement matériellement la France, ce qui, d'ailleurs, serait suffisant, mais qui, de plus, continuent des dieux, contribuent à préciser dans l'histoire les traits de la plus admirable personne morale qui se soit jamais dressée dans l'humanité. (Applaudissements répétés et acclamations prolongées.) Toute la Chambre se lève. — De retour à son banc, M. le président du conseil reçoit les félicitations de ses collègues et d'un grand nombre de députés.)

Au Sénat, M. René Viviani, répondant à une demande d'interpellation déposée par M. Gaudin de Villaine, a fait une déclaration analogue qui a été approuvée et applaudie unanimement.

Mort pour la France.

La Chambre adopte à l'unanimité une proposition de M. Joseph Thierry, déclinant que l'acte de décès de tous ceux, militaires et civils, qui sont morts des suites de blessures ou de maladies contractées à la guerre portera ces mots : « Mort pour la France. »

Peints par eux-mêmes

Le véritable caractère national des Allemands, c'est la lourdeur : elle éclate dans leur démarche, dans leur manière d'être et d'agir, leur langue, leurs récits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style... Ils s'étudient à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus imprécises, en sorte que tout apparaît comme dans un brouillard... Ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit.

A. SCHOPENHAUER.

Faits de guerre DU 16 AU 19 FÉVRIER

Les journées des 16, 17 et 18 février nous ont été nettement favorables.

De la mer à l'Oise notre artillerie a exécuté des tirs très efficaces qui ont dispersé des rassemblements, fait sauter des caissons, détruit des abris et des trains de chemins de fer. L'artillerie belge a pris une part active à la lutte.

Une escadrille d'avions français a bombardé un parc d'aviation allemand à Ghislainville ; une escadrille anglaise a bombardé Ostende et Zeebrugge. Les avions alliés ont pu rentrer indemnes dans leurs lignes.

Le 17 février, une escadrille anglaise a bombardé un bois au sud de Cheppy ; nous avons gagné 400 mètres de terrain en profondant au nord de Malancourt, et à peu près autant au sud du bois de Forges. Tous ces gains ont été maintenus. Le 18, au pont des Quatre-Chemins, nous avons pris un lance-bombes.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nous avons notamment progressé le 17 février ; le terrain conquis a été conservé malgré une contre-attaque ennemie.

Dans la région de Pont-à-Mousson, nous avons enlevé dans le bois Le Prêtre (rive gauche de la Moselle), plusieurs blockhaus ennemis ; au nord du signal de Xon (rive droite), nous avons chassé l'ennemi du hameau de Norroy et nous avons ainsi occupé l'ensemble de la position du signal. Il est donc faux que l'ennemi ait volontairement évacué Norroy, comme l'annonce son communiqué.

En Alsace, nous nous sommes emparés des croupes qui dominent la ferme Sudel ; le piton au sud de la ferme constituait un réduit formidableness défendu ; nous y avons conquis de nombreux trophées : un lance-bombes, cinq mitrailleuses, des centaines de fusils, de boucliers, de bombes, d'outils, des milliers de cartouches, des sacs de terre, des rouleaux de fil de fer, des appareils téléphoniques, etc. Les positions conquis ont été organisées et consolidées par une progression méthodique au nord et au sud de la ferme Sudel. Dans la région du Bonhomme, nous avons repoussé deux attaques d'infanterie au nord de Wissembach.

Nos avions ont bombardé la gare de Fribourg-en-Brisgau.

Paris, cote 263, à l'ouest de Boureuil, a été repoussée par nos troupes, qui ont infligé à l'ennemi de grosses pertes et lui ont fait de nombreux prisonniers. Le 17 et le 18 nous avons continué de progresser dans le bois de la Grurie, au sud de Fontaine-aux-Charmes, et dans la région de Boureuil, notre gain a été maintenu en dépit des efforts de l'ennemi pour reprendre le terrain perdu. De très chaudes actions à l'arme blanche lui ont coûté cher.

Entre Argonne et Meuse, nous avons fait des progrès sur divers points, notamment dans le bois de Malancourt, où nous avons enlevé, le 16, une centaine de mètres de tranchées. Le 17, nous nous sommes emparés d'un bois au sud de Cheppy ; nous avons gagné 400 mètres de terrain en profondant au nord de Malancourt, et à peu près autant au sud du bois de Forges. Tous ces gains ont été maintenus. Le 18, au pont des Quatre-Chemins, nous avons pris un lance-bombes.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nous avons notamment progressé le 17 février ; le terrain conquis a été conservé malgré une contre-attaque ennemie.

Dans la région de Pont-à-Mousson, nous avons enlevé dans le bois Le Prêtre (rive gauche de la Moselle), plusieurs blockhaus ennemis ; au nord du signal de Xon (rive droite), nous avons chassé l'ennemi du hameau de Norroy et nous avons ainsi occupé l'ensemble de la position du signal. Il est donc faux que l'ennemi ait volontairement évacué Norroy, comme l'annonce son communiqué.

En Alsace, nous nous sommes emparés des croupes qui dominent la ferme Sudel ; le piton au sud de la ferme constituait un réduit formidableness défendu ; nous y avons conquis de nombreux trophées : un lance-bombes, cinq mitrailleuses, des centaines de fusils, de boucliers, de bombes, d'outils, des milliers de cartouches, des sacs de terre, des rouleaux de fil de fer, des appareils téléphoniques, etc. Les positions conquis ont été organisées et consolidées par une progression méthodique au nord et au sud de la ferme Sudel. Dans la région du Bonhomme, nous avons repoussé deux attaques d'infanterie au nord de Wissembach.

Nos avions ont bombardé la gare de Fribourg-en-Brisgau.

RUSSIE

Officiel. — Les combats engagés sur le front allant du Niemen à la Vistule ont continué le 17, atteignant leur opiniâtreté maximum dans la région d'Augustow et sur les voies qui se dirigent de Serp vers Płosz.

Sur la rive gauche de la Vistule, on ne connaît aucun combat.

Dans les Carpates, nous avons repoussé une série d'attaques obstinées des Autrichiens sur le front allant de Świdnik jusqu'au San supérieur.

Dans les régions de Koziówka, Tukhla, Sennetowka et Klaousse, nous avons prononcé plusieurs contre-attaques couronnées de succès, tout en continuant à repousser rapidement des attaques interrompues des Allemands.

Au col de Vysch off, nous avons repoussé les attaques de l'ennemi en lui faisant subir des pertes énormes. Un bataillon a été presque anéanti dans une charge à la baïonnette.

En Bulgarie, nos détachements se sont réunis au-delà de la Prulh.

SERBIE

Les Autrichiens bombardent actuellement Belgrade de la façon la plus violente. Depuis l'évacuation de cette ville, le feu de leur artillerie a démolie plusieurs maisons, tué et blessé un grand nombre de personnes.

Les Serbes répliquent pour la première fois par le bombardement de Semlin où ils causent beaucoup de dégâts.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

Lefebvre, duc de Dantzig

leurs cotisations de 1914 et 1915 (10 fr. par an) à l'agent comptable de la société, 9 bis, rue du Sud, à Versailles.

La Croix de fer. — Elle fut instituée le 10 mars 1813, par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, au début de la guerre, dite de l'Indépendance, contre Napoléon I^{er}. Après 1815, les grands-croix de l'ordre étaient : le général feld-maréchal prince de Blücher, le général comte de Bülow, le prince royal de Suède (Bernadotte), le général comte de Taunay et le feld-maréchal comte d'Yorck. Blücher reçut, pour la bataille de Belle-Alliance (Waterloo), une plaque particulière de cet ordre avec des rayons d'or.

Le roi Guillaume I^{er} (depuis empereur allemand) rétablit la Croix de fer le 19 juillet 1870. Il dessina lui-même la nouvelle décoration sur laquelle furent gravées les deux dates mémorables : 1813-1870.

La Croix de fer de 2^e classe se porte à une boutonnière de l'habit : celle de 1^{re} classe, très bas sur la poitrine, comme une plaque.

Cette déclaration, qui laisse espérer une intervention prochaine de l'Italie aux côtés des alliés, a été chaleureusement applaudie par les sénateurs présents.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au cours des conversations qu'il a tenues, a dit notamment :

« Je suis très content de vous dire que je crois que l'Italie fera son devoir. »

Cette déclaration, qui laisse espérer une intervention prochaine de l'Italie aux côtés des alliés, a été chaleureusement applaudie par les sénateurs présents.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave Rivet lui a présenté un grand nombre de sénateurs : MM. Peyrat, Combes, Méline, Stéphen Pichon, de Freycinet, Clemenceau, etc. M. Clemenceau a serré le général Garibaldi dans ses bras.

Le général Garibaldi, au Sénat. — Le général Ricciotti Garibaldi a passé jeudi quelques instants au Sénat. M. Gustave

UN ORDRE DU GÉNÉRAL EN CHEF

avaient tourné une de nos parallèles, et mis en mauvaise posture les Badois et les Saxons qui la défendaient. Le maréchal Lefebvre accourut ; et rencontrant le 44^e de ligne, qui se portait à la tranchée, il descendit de cheval, fit battre la charge, et commanda lui-même aux fantassins français : « Au trot, marche ! au galop, marche ! au grand galop, marche ! » L'assaut fut mené grâce à son intervention, avec une rapidité extraordinaire, et réussit.

« Après le combat, le maréchal s'arrêta au milieu des grenadiers et entendit l'un d'eux crier : « Le maréchal est un brave homme ; mais il nous prend pour des chevaux. — C'est vrai, repartit Lefebvre, il faut que vous soyiez courageux comme des hommes, et rapides comme des chevaux... »

Et le grand-duc héritier ajoute que plusieurs traits pareils avaient rendu le maréchal très populaire.

Mais le siège traînait. Les chefs de l'artillerie et du génie n'étaient pas d'accord. Le pauvre maréchal s'impatientait. « Je n'en-tends rien à votre affaire, leur dit-il ; mais f... ichéz-moi un trou, et je passerai. »

Il se plaignit à l'Empereur, qui lui répondit : « La poitrine de vos grenadiers que vous voulez mettre partout ne renverra pas les muraillés. Il faut laisser faire vos ingénieurs... votre gloire est de prendre Dantzig ; quand ce sera fait, vous serez content de moi... »

Dantzig fut pris, et le maréchal fut content : il fut invité à déjeuner par l'Empereur, qui lui annonça sa nomination de duc de Dantzig et qui lui remit en souriant une tablette, en lui disant : « C'est du chocolet de Dantzig. » C'étaient 100,000 écus en billets de banque.

Général ZURLINDEN.

(Napoléon et ses maréchaux).

Le général en chef vient d'adresser aux armées l'ordre du jour suivant :

Après six mois de campagne, les unités de réserve ont acquis toute la cohésion qui pouvait leur faire défaut au moment de la mobilisation ; elles ont complété leur instruction en acquérant l'expérience de la guerre et ont donné sur maints champs de bataille la preuve de leur valeur. Le général commandant en chef décide que les dénominations de division, brigade, régiment, bataillons de réserve sont supprimées.

A l'avenir, ces unités seront désignées uniquement par leurs numéros. Le général commandant en chef est certain que les unités de réserve auront à cœur de se montrer dignes de sa confiance, en rivalisant de valeur avec les corps actifs.

Le maréchal French reçoit la médaille militaire

Le Gouvernement français a décidé de conférer la médaille militaire au maréchal French, commandant en chef des troupes britanniques.

C'est le général de Lacroix, ancien vice-président du conseil supérieur de la guerre, qui a été désigné pour remettre cette distinction suprême au vaillant officier que l'Angleterre a mis à la tête de son armée.

Le rationnement

Il manque à l'Allemagne un cinquième de ses valeurs alimentaires.

Ca ne va pas bien, là-bas. La détresse, à Cologne spécialement, est grande : la municipalité a ouvert des magasins où les pauvres peuvent acheter 5 kilogr. de pommes de terre à 15 centimes de rabais. La foule était immense douze heures avant l'ouverture, et aussitôt qu'on eut ouvert, la presse fut énorme. De vraies batailles eurent lieu : les femmes tombaient en syncope ; la police se montra impuissante, et la municipalité fut forcée de fermer immédiatement.

Voilà ce qu'assurent les journaux allemands eux-mêmes. Et ce Boche, au joli nom, le docteur Kuczynski, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, a déclaré dans une réunion présidée par le ministre de l'intérieur de Prusse : « Il manque à l'Allemagne un cinquième des valeurs alimentaires qu'elle consacrât précédemment à la nourriture de ses habitants. » Il faut, a-t-il conclu, que l'alimentation de la population civile soit réglée avec la même discipline que celle de l'armée.

Diantre, ce ne sera pas aisés ! Pour faciliter la besogne, on endoctrine les petits enfants. On leur dit à l'école : « demandez à vos parents de n'acheter, chez le boulanger, que du pain KK, » et on les engage à ne plus manger de gâteaux, du moins de gâteaux à la farine de froment.

Ils pourront se rabattre sur les babas KK, qui ne doivent pas contenir, d'ailleurs, plus de 10 p. 100 de farine de seigle. L'association des pâtissiers berlinois vient d'ouvrir précisément une « exposition de gâteaux de guerre », préparés sans farine. C'est peut-être joli à voir, mais ça ne doit pas être très bon à manger.

Après le chétodon, ils dévoreront leurs poissons rouges... et je ne voudrais pas être à la place de leurs canaris ni de leurs loulous poméraniens !

C. F.

Les enfants allemands sont très dociles et croient tout ce que leur enseignent leurs maîtres.

Quant aux grandes personnes, c'est la Kour qui leur donne le bon exemple. La Kaiserin, isolée dans son palais « Mon Bijou » a fait savoir au peuple, par la voie de la presse, qu'à son petit déjeuner « elle prend du thé et un œuf ; au dîner, un potage et deux plats avec des pommes de terre en robe de chambre. Lorsque le Kaiser est à Berlin, le repas est plus simple encore : l'empereur mange un potage et la viande qui a servi à faire ce potage, avec du pain KK. »

Peut-être « lancerà » - il bientôt le « pain de sang », que préconise un certain docteur Kober. Le « pain de sang » se fabrique avec du sang de porc mélangé à la farine de seigle. En ce moment, la matière essentielle abonde : des fleuves de sang de porc coulent en Allemagne depuis quelques jours ! Le docteur Kober propose fréquemment de faire d'abord des essais avec ce nouveau pain « dans les prisons, les hospices et les asiles de nécessiteux ».

Les braves Allemands avaleront peut-être le pain de sang. Mais, en attendant, on a augmenté le prix de la bière... et c'est encore bien plus difficile à avaler !

EN ZIG-ZAG

Un officier prussien, à Strasbourg, sort d'un restaurant de choix, où il a copieusement diné, et réclame une auto. Il n'y a plus d'auto dans les environs, et on lui amène ce que l'on trouve, un vieux fiacre — une « citadine », comme on dit là-bas — qui grince et cahote terriblement. L'officier fulmine.

— C'est bon pour voiturer du fumier, une pareille carriole !

Il est indigné, mais il monte tout de même dans le fiacre. Il s'y installe et comme le cocher ne démarre pas, il le rabroue, en lui criant :

— Ah, ca ! qu'est-ce que tu attends donc, triple brute, pour te mettre en route ?

— J'attendais que le fumier fut chargé, lui répond le cocher strasbourgeois, avec un fléau imperturbable.

C'était à Mulhouse, il y a quelques mois.

Un soldat boche, d'ailleurs assez joli garçon, tentait vainement de conter fleurette à une jeune servante alsacienne qu'il avait rencontrée au marché. Elle le repousse, indignée, et, comme il s'éloigne, elle le suit des yeux et se dit à elle-même, d'un air de regret :

— C'est dommage, si seulement il avait des pantalons rouges !

Une brave ouvrière, qui bénéficie de l'allocation des femmes de mobilisés, disait l'autre jour en sortant de la mairie, où elle avait perdu sa *seizaine* :

— Autrefois, c'est mon homme qui touchait le poignon et moi qui recevais les gnons, maintenant, c'est lui qui reçoit les gnons et moi qui touche le poignon !

NOUVELLES MILITAIRES

Voyage ministériel. — Le ministre de la guerre s'est rendu inopinément à Dreux. En cette ville et dans les villages des environs sont stationnés des dépôts d'infanterie, dont M. Milletand a passé l'inspection détaillée. Il a également visité le nouvel hôpital, qu'il a trouvé organisé et outillé selon les règles de l'hygiène et de la science modernes.

Dans cette visite, le ministre était accompagné par le général Graziani, sous-chef de l'état-major général, les colonels Margot et Bua, directeur de l'infanterie et chef du cabinet.

INFORMATIONS NAVALES

Le 15 février, à la fin du jour, au large du cap d'Antifer, un sous-marin allemand a torpillé, sans sommation préalable, le charbonnier anglais *Dulwich*, qui se rendait de Hull à Rouen.

Le navire a coulé rapidement ; l'équipage de trente et un hommes a pu cependant mettre les embarcations à la mer et y embarquer. Le torpilleur d'escadre *Arguebuse*, qui croisait dans ces parages, a sauvé peu après vingt-deux hommes ; un canot contenant sept autres marins a pu gagner l'écapée.

Le 16, à 13 heures 30, le vapeur français *Ville-de-Lille*, de la compagnie de navigation au vapeur du Nord, se rendant de Cherbourg à Dunkerque et se trouvant dans le nord du phare de Barleur, a aperçu le sous-marin allemand *U-16*. Le vapeur français a tenté de s'enfuir ; mais sa vitesse était trop faible. Le sous-marin l'a rejoint et l'a coulé au moyen de bombes placées à l'intérieur, après avoir donné dix minutes à l'équipage pour se sauver dans les deux embarcations du bord.

Le sous-marin *U-16* se dirigea ensuite vers un vapeur norvégien pour lui faire subir le même sort, mais il dut y renoncer par suite de l'arrivée d'une division de torpilleurs de Cherbourg. Il fit alors route à l'est, plongea et disparut.

Le 17 au 18, à deux heures du matin, un sous-marin allemand (probablement le *U-16*) a torpillé, au large de Dieppe, le vapeur *Dinorah*. Ses cloisons étanches ayant résisté, le navire n'a pas coulé et a pu gagner Dieppe.

(Le *Jinorah* est un vapeur autrichien saisi au début de la guerre et que nous utilisons.)

A la suite d'une démonstration du croiseur *Desaix*, les autorités turques ont relâché le consul de France à Nodéidah, qui avait été emmené dans l'intérieur. Le *Desaix* a ramené le consul à Suez.

Après s'être reconstituée à Dunkerque, la brigade des fusiliers marins est repartie pour le front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Quarante aéroplanes et hydro-avions de la section navale de l'aviation britannique ont bombardé Ostende, Middelkerke, Ghilstelles et Zeebrugge, pour continuer les opérations récemment entreprises dans la même région.

Des bombes ont été lancées sur de grosses batteries ennemis établies à l'est et à l'ouest du port d'Ostende, sur des positions d'artillerie à Middelkerke, sur la prolonge d'un train d'équipes sur la route d'Ostende à Ghilstelles, sur le môle de Zeebrugge, afin d'élargir la brèche pratiquée au cours des précédentes attaques, sur les écluses de Zeebrugge, sur des canaux en face de Blankenberge et sur un chalutier en face de Zeebrugge.

Huit aéroplanes français ont coopéré au raid des avions britanniques en attaquant vigoureusement l'aérodrome de Ghilstelles, ce qui a empêché les aéroplanes allemands de couper la route aux avions britanniques.

Au cours de la semaine dernière, les hydravions de la marine, du centre récemment installé à Dunkerque, ont lancé avec succès des bombes sur les bâtiments militaires et des rassemblements de troupes à Zeebrugge et ont bombardé la gare d'Ostende.

D'autre part, des aviateurs français ont poussé une reconnaissance jusqu'aux portes de Strasbourg et, au delà du Rhin, sur la ligne de Mülhausen à Fribourg.

Un autre a survolé Cologne et a lancé des bombes sur le camp militaire de Deutz. Il a pu éviter le feu dirigé contre lui de la tour de la cathédrale, sur laquelle les Allemands ont placé des mitrailleuses.

Un avion allemand a été descendu non loin de Dunkerque, par l'artillerie et les avions alliés. Le pilote et l'observateur ont été tués par une cuillère. Mouiller avec de l'eau, saler (une cuillère). Ajouter chou et pommes de terre et laisser cuire à ébullition soutenue pendant une demi-heure.

Ajouter alors le riz bien égoutté et laisser cuire encore environ vingt minutes.

Chansons militaires.

LE FILS DE PANDORE

Air : *Les deux gendarmes*.

Un poilu, par un beau dimanche, Cheminait le long d'un sentier, Tenant un Prussien par la manche, Penaud, livide... et prisonnier. Le poilu dit : « Sale cabotin, Tu vas changer de garnison ! — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

— Godichon, par quelle chimère Prétendais-tu nous mettre au pas ? Renonce à ce rêve éphémère. Le temps passé ne revient pas ! Le mauvais sort parfois ricorde ; Des prunes... voici la saison ! — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

— Pourquoi cette sombre figure ? Le revolver au poing, dit-on, Tes chefs te menaient sous l'injure, A coups de croise et de bâton. Ne crains plus qu'ici l'on t'embroche, C'est là-bas qu'est la prison ! — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

— Souris donc, ce temps de souffrance Pour toi ne reviendra jamais. Dans quelqu'un coin fleuri de France Tu vas engrasser désormais. Tu bâfreras : bonne brioche, « Pon chucrue » et bon saucisson ! — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

— Cependant ton Kaiser Guillaume, Auquel jamais rien ne manqua, Ne pourra dans tout son royaume Savourer que du pain K. K., Ventre creux, plus un liard en poche, Et redoutant la pendaison... — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

Puis ils rêveront en silence, Le Prussien méditait tout bas Sur son Kaiser plein d'insolence. Notre poilu ne parlait pas. Mais son mépris, pour ce fantoche, Retentit en un fameux son !!! — Kamarad, répondit le Boche, Kamarad, vous avez raison.

LÉON MICHEL.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le potage cultivateur.

Pour une ration d'environ quatre hommes, éplucher deux ou trois oignons, quelques carottes, si possible, un chou et une demi-livre de pommes de terre. Trier et laver un demi-quart de riz.

Mettre deux cuillères de saindoux, graisser ou lard dans la gamelle de campement et faire chauffer. Ajouter oignons et carottes, faire revenir sur le feu dirigé contre lui de la tour de la cathédrale, sur laquelle les Allemands ont placé des mitrailleuses.

Un avion allemand a été descendu non loin de Dunkerque, par l'artillerie et les avions alliés. Le pilote et l'observateur ont été tués par une cuillère. Mouiller avec de l'eau, saler (une cuillère). Ajouter chou et pommes de terre et laisser cuire à ébullition soutenue pendant une demi-heure.

Ajouter alors le riz bien égoutté et laisser cuire encore environ vingt minutes.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— Le prince de Galles a été promu lieutenant dans le régiment des grenadiers de la garde.

— La journée du 75 a produit, à Paris, la somme de 324.567 fr., et dans le reste du département de la Seine 148.000 fr.

— Le bureau de la presse anglaise a décidé de publier désormais deux fois par semaine un communiqué du maréchal French.

— S. M. la reine Éléonore de Bulgarie vient de faire parvenir 50.000 cigarettes aux blessés français et 30.000 aux blessés anglais.

— L'arrivée du général Pau a provoqué à Salonicque un grand enthousiasme ; la foule a entouré le général qui paraissait vivement ému ; elle a crié : « Vive la France ! Vive le général Pau ! »

— Depuis que le Danemark a interdit l'exportation des chevaux, leur prix a énormément augmenté en Allemagne. Tel cheval dont la valeur était de 300 à 400 marks, est payé couramment 3.000 marks.

— Le nombre des députés allemands au Reichstag faisant campagne est de trois cents.

— Les élèves du collège classique cantonal de Lausanne (Suisse) se sont cotisés et ont envoyé la somme de 45 fr. aux élèves de l'école de Sermaize-les-Bains (Marne, région envahie).

— On a découvert, au cours d'une mission en Macédoine grecque, 10.000 livres imprimés et environ 1.000 manuscrits et documents historiques, pour la plupart totalement inconnus.

— En Mandchourie, pendant les deux derniers mois, plus de 6.000 ouvriers chinois sans travail ont péri de froid.

— A Ottawa (Canada), M. Borden, premier ministre, a annoncé au Parlement que le contingent canadien avait débarqué sans incident en France.

— Le public allemand est invité à ne pas faire de économies de gaz, car les sous-produits du gaz (goudron et ammoniac) sont nécessaires pour la guerre.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Rapport de la Commission d'enquête belge sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre (1).

Les cas de viol par des soldats ivres sont nombreux. Dans une localité, une femme a été violée par 12 soldats qui avaient tué son mari. Les faits de ce genre sont autant que possible dissimulés par les familles et le sentiment qui les fait agir a été respecté par les enquêteurs. Il n'est toutefois pas douteux que les viols ont été très fréquents.

Le 2 septembre 1914, une patrouille allemande pénétrait à Lebbeke. Sous prétexte de venger six soldats tués par les troupes belges sur le territoire de Lebbeke, elle mit le feu à trois fermes situées au hameau « Hizijde ».

Le 4 septembre, à quatre heures du matin, les habitants de Lebbeke furent réveillés par une vive fusillade. L'armée allemande attaqua la localité défendue par quelques avant-postes belges qui se replièrent sur l'Escaut. A sept heures du matin, elle envahissait la commune, brisant les vitres, enfonçant les portes, chassant les femmes et les enfants, poussant devant elle, pour se couvrir comme d'un bouclier vivant, les hommes qu'elle arrachait de leurs demeures.

Peu après, la commune fut soumise à un bombardement. L'église, spécialement visée, fut atteinte par quelques obus qui y causèrent d'assez graves dégâts. Une dizaine de maisons furent sérieusement endommagées. Puis commencèrent le pillage et l'incendie. Vingt maisons et fermes furent incendiées; toutes les maisons du centre de la commune furent pillées. L'intervention du bourgmestre auprès du général Gronen sauva seule la commune d'une destruction complète.

La commune de Saint-Gilles-lez-Termonde fut en grande partie détruite.

A neuf heures quinze du matin, l'armée allemande bombardait Termonde. Une heure après, elle entra dans la ville par les rues de l'Eglise, de Malines et de Bruxelles. Les troupes allemandes pénétrèrent à l'hôpital civil. Elles y prirent comme otages le docteur Van Winckel, président de la Croix-Rouge, qui y soignait des malades et des blessés. Le revêtement M. Van Loucke, aumônier, et M. César Schellekens, secrétaire de la commission des hospices civils et les entraînèrent vers le centre de la ville, arrêtant, sur leur passage, les bourgeois qu'elles rencontraient et les emmenant avec elles.

Pendant ce temps, des soldats pillaients les caves, pâtisseries, boulangeries, épiceries, débits de boissons. Les tablettes des fenêtres disparaissaient sous la masse des bouteilles.

Une compagnie, commandée par un hauptmann, fit irruption dans les locaux de la banque centrale de la Bredre, institution privée, et les visita de fond en comble. Peu après, une équipe spéciale entra à la banque. Elle fut sautée dans le cabinet de l'administrateur délégué, un petit coffre-fort et y enleva une somme de 2,100 fr.

Elle forçait la porte en fer forgé commandant l'entrée des souterrains où se trouvaient les coffres-forts des particuliers. Une seconde porte, se trouvant à l'entrée même des souterrains, résiste à toutes les tentatives d'effraction.

Les coffres-forts des particuliers ne demeurent indemnes que grâce à la solidité des installations.

Pendant ce temps, le général von Boehn posait, sur le perron de l'hôtel de ville, devant l'objectif d'un photographe.

Vers trois heures de l'après-midi, « les pionniers » (9) mirent le feu aux ateliers de construction de Termonde et à quatre groupes de cinq maisons, à l'intérieur de la ville.

Dès ce moment, des officiers allemands inviteront les habitants restés en ville à partir, Termonde devant être entièrement détruite.

Vers cinq heures du soir, un commandant allemand fit mettre en liberté les détenus de droit commun, au nombre de plus de 135, qui se trouvaient dans la prison et qui se disperseront dans les environs.

Le lendemain, 5 septembre, commence sous

(1) Voir le numéro 72.

les ordres du major von Sommerfeld, l'incendie systématique de la ville.

L'église du bénitierage, construite à la fin du dix-huitième siècle, fut incendiée le même jour.

Pendant toute la journée, les soldats allemands continuèrent le pillage commencé la veille. La bijouterie de M. Van den Durepel-Gudertier et de nombreuses maisons de particuliers furent entièrement saccagées.

Le dimanche 6 septembre, le commandant von Sommerfeld ordonna de continuer l'œuvre de destruction.

Comme à Louvain et à Andenne, le feu fut mis de préférence aux quartiers riches, où les soldats trouvaient matière à piller.

L'incendie ne cessa que le 7 septembre, « les pionniers » au dire d'un officier allemand, étaient partis pour détruire les voies ferrées. La plupart des maisons qui avaient été épargnées portaient l'inscription « nicht anzünden » (ne pas mettre le feu).

Le même jour, une sentinelle allemande ayant été tuée, devant l'usine Vertongen, par un soldat belge posté sur la digue située de l'autre côté de l'Escaut, le major von Fortsner dit à un des notables de Termonde : « Il reste aux environs de Termonde des fabriques: si vos soldats touchent encore à l'un des nôtres, elles seront détruites comme l'a été la ville. »

Le 4 septembre, les Allemands bombardèrent aussi le petit village d'Appels, pendant plus d'une heure, bien qu'aucune force belge n'y séjournât. Un enfant fut tué par un éclat de shrapnel. Quelques minutes après le bombardement, des soldats allemands envahirent la commune; ils mirent le feu à l'habitation du nommé Laureys (Casimir) qui avait été atteint par un éclat d'obus, laissant le malheureux dans les flammes. Ils incendièrent encore huit maisons et saccagèrent la plupart des autres. Ils enfermèrent pendant une heure et demie dans l'église le curé et les habitants de la commune et ne les mirent en liberté qu'après les avoir contraints à serrer la main de leurs gardiens.

Trouvant dans la maison du garde champêtre le képi de cet agent, ils incendièrent l'habitation. La maison du nommé Vedelean (Adolphe), où se trouvait une vieille tunique appartenant à son fils, soldat de l'armée belge, fut brûlée ainsi que quatre maisons avoisinantes. Toutes les maisons du village furent pillées.

De nombreux habitants de Lebbeke, de Saint-Gilles, de Termonde, arrêtés par les troupes allemandes, ont été emmenés en Allemagne.

Pendant toute la durée du voyage et pendant les premiers temps de leur internement, ils ont été traités de la manière la plus odieuse. En cours de route, trois d'entre eux, épousés par la faim, se mirent à divaguer. Ils furent aussitôt massacrés: deux furent tués à coups de baïonnette; l'autre fut jeté sur la voie et ébattu.

Pendant ce temps, le général von Boehn posait, sur le perron de l'hôtel de ville, devant l'objectif d'un photographe.

Vers trois heures de l'après-midi, « les pionniers » (9) mirent le feu aux ateliers de construction de Termonde et à quatre groupes de cinq maisons, à l'intérieur de la ville.

Dès ce moment, des officiers allemands inviteront les habitants restés en ville à partir, Termonde devant être entièrement détruite.

Vers cinq heures du soir, un commandant allemand fit mettre en liberté les détenus de droit commun, au nombre de plus de 135, qui se trouvaient dans la prison et qui se disperseront dans les environs.

Le lendemain, 5 septembre, commence sous

sabre en présence de leur femme et de leurs enfants.

Le 4 septembre, jour de l'attaque de Termonde, six fantassins allemands ont fait feu par deux fois à bout portant (5 mètres) sur le docteur E. Hemeryck et sur son porte-sac, revêtus tous deux du brassard de la Croix-Rouge. Le porte-sac est mort cinq jours plus tard d'une plaie faite par une balle explosive dans la partie supérieure de la cuisse, plaie de 20 centimètres face antérieure et de 25 centimètres face postérieure. Les constatations ont été faites par trois médecins à l'ambulance installée dans l'usine Vertongen. Une troisième décharge fut tirée sur le docteur Hemeryck, alors que son porte-sac était tombé.

Dès le moment où l'armée allemande a pris contact avec l'armée belge devant Liège, elle a cherché à se protéger en poussant devant elle des groupes de civils. Un témoin nous a indiqué la manière dont une batterie allemande, tirant sur le couvent des Pères Carmes, à Chevremont, s'est garantie contre le tir du fort, en plaçant tout autour de la batterie des habitants pris dans le voisinage et parmi lesquels plusieurs femmes et même des enfants. Le même témoin affirme avoir vu un gros de troupes allemandes, passant par l'intervalle des forts de Chaudfontaine et de Flémalle avec, devant lui, un groupe de civils ramassés le long du chemin; la plupart avaient les mains liées derrière le dos. Un autre groupe de civils était contraint de marcher au milieu de la troupe. Dans celui-ci, il y avait un vieillard octogénaire que deux compagnons étaient littéralement obligés de traîner.

A l'autre bout de la Belgique, un témoin nous décrit comme suit la composition de la colonne allemande traversant une commune du Boulonnais pour aller attaquer les troupes françaises: les soldats se repliaient sur la rive opposée de la Sambre :

1^o Des cyclistes; 2^o des fantassins espacés; 3^o un groupe d'une centaine d'otages, hommes; 4^o des masses d'infanterie; 5^o des autos, dont plusieurs traînées par des chevaux; 6^o des canons; 7^o un groupe d'environ 300 otages entourés d'une corde. »

Bien que les Français occupassent les hauteurs commandant la vallée, le combat tarda longtemps à s'engager. Le motif en était la présence des civils en tête et au centre de la colonne. Après que le combat se fut engagé et que, frappés par les balles françaises, un grand nombre de soldats allemands furent tombés, les troupes occupant le village mirent le feu à toutes les maisons longeant la rue où elles se trouvaient. Cela n'arrêta pas le défilé de l'armée envahissante. A dix heures du soir, le témoin aperçut un nouveau groupe de civils, dans lequel il y avait, cette fois, des femmes et des enfants. Une partie de ce groupe, comprenant quelques hommes, plusieurs femmes et des enfants, dut passer la nuit sur le pont de la Sambre, afin d'éviter qu'il fût bombardé par les Français. Les autres furent poussés au feu de ceux-ci. Il y avait parmi eux le frère directeur des écoles libres, âgé de soixante-quatre ans, et trois religieux plus jeunes. Le lendemain matin, le témoin, qui avait été arrêté lui-même et qu'on menaçait avec un nouveau groupe d'otages, rencontra huit religieuses qu'on avait placées sur le pont pour le garantir contre toute tentative de destruction.

A Tournai, nous affirme un autre témoin, les troupes allemandes pénétrèrent le 24 aout, toujours en se protégeant par plusieurs rangs de civils. Devant Malines, des témoins, préalablement emprisonnés, emmenés en Allemagne et ramenés aux environs de Lebbeke, s'étaient réfugiés dans la ferme où ils furent échappés. Ils ont été conduits vers le canal, derrière lequel se trouvaient des troupes belges, dans l'espérance que celles-ci les laisseraient avancer et qu'à leur suite les Allemands pourraient passer impunément. Le procédé employé par les troupes régulières en ordre de marche fut aussi employé par des patrouilles.

D'autres eurent la tête fendue à coups de sabre en présence de leur femme et de leurs enfants.

(A suivre)

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

5^e Corps d'Armée.

Général ROGERIE, 18^e brigade d'infanterie: par son entraînement et sa vigueur, a assuré, avec sa brigade, de réels progrès.

Colonel ARANCER, 113^e d'infanterie: a son régiment a repris une offensive interrompue depuis. S'est dépassé largement; a été blessé dans une des dernières attaques. Chef de bataillon MONHOVEN, 4^e rég. d'infanterie: vient d'être blessé dans une attaque.

Capitaine PIAJ, 46^e d'infanterie: belle conduite au feu.

Sergent VAPPREAU, 131^e d'infanterie: s'est parfaitement conduit depuis le début de la campagne. Le 21 octobre, blesssé au cours d'une attaque, n'a consenti à se faire soigner qu'à la fin de l'action.

Caporal BE TUY, 131^e d'infanterie: blessé le 2 septembre, a été de nouveau blessé le 24 octobre en entraînant ses hommes à l'assaut.

Caporal TAVERNON, 131^e d'infanterie: blessé au début de la campagne, et revenu sur le front, a montré, dans le combat du 25 octobre, le plus grand courage et a accompli une mission qu'il avait sollicitée. A été de nouveau blessé.

Caporal BRUFIN, 8^e chasseurs: grièvement blessé par un éclat d'obus, a continué sa route et ne s'est laissé soigner qu'après avoir rejoint l'officier destinataire le plus tôt possible.

Caporal BARDOT, 8^e chasseurs: chargé de porter un ordre, n'a pas hésité à traverser un village sur lequel tombaient de gros obus. A été grièvement blessé.

Sous-d'officier THILLE, 131^e d'infanterie: faisant partie, comme volontaire, d'un groupe français chargé d'ouvrir un passage à une colonne d'attaque dans un réseau de fils de fer allemand, a fait preuve d'une rare énergie et d'un grand courage dans l'accroissement de sa mission. Blessé le lendemain, il a continué une reconnaissance en avant de sa section.

Caporal GAANIER, 31^e d'artillerie: commandant un poste avancé, a maintenu ce poste en position pendant une attaque de nuit, malgré la retraite d'un poste voisin.

Sous-d'officier VALLER, 35^e d'infanterie: a très brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un village, et est arrivé le premier sur la position qui lui avait été assignée, à 60 mètres d'une mitrailleuse allemande. S'y est maintenu jusqu'à la nuit à 60 mètres des tranchées ennemis.

Caporal DESOUCHES, 31^e d'infanterie: a fait preuve du plus grand courage et d'une extrême énergie en maintenant sa compagnie et occupé avec elles un bois qui, grâce à cette attitude énergique, put être conservé.

Sous-lieutenant de réserve VANNIER, 331^e d'infanterie: a très brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un village, et est arrivé le premier sur la position qui lui avait été assignée, à 60 mètres d'une mitrailleuse allemande. S'y est maintenu jusqu'à la nuit. Déjà blessé deux fois.

Sous-d'officier DESOUCHES, 331^e d'infanterie: a fait preuve du plus grand courage et d'une extrême énergie en maintenant sa compagnie et occupé avec elles un bois qui, grâce à cette attitude énergique, put être conservé.

Sous-d'officier GAUFLIER, 32^e d'infanterie: blessé le 30 aout, a continué son service et commandé sa section en l'absence de son chef mis hors de combat. A continué sa troupe avec énergie et sang-froid sous un feu violent. Blessé grièvement le 6 septembre.

Sous-d'officier MARLE, 30^e d'artillerie: chargé à plusieurs reprises de missions spéciales avec sa section s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu, son énergie et son sang-froid.

Sous-d'officier BERTRAND, 331^e d'infanterie: au combat du 24 septembre, dans des circonstances critiques, a fait preuve d'énergie en intensifiant sa compagnie sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sous-lieutenant DE BOINAT, 76^e d'infanterie: a été blessé le 17 septembre par une balle au cou; s'est pansé sous le feu et a continué à commander sa section. Le 22 septembre s'est distingué en organisant la défense de quelques maisons, sous le feu d'un ennemi supérieur en nombre, qui avait pénétré dans le village. A été, ce jour-là, grièvement blessé d'une balle à la cuisse.

Sous-lieutenant LEHERICEY, 131^e d'infanterie: comme commandant de compagnie, s'est particulièrement distingué par son entraînement et sa bravoure dans des combats livrés en forêt.

Sous-lieutenant LANGRIS, 76^e d'infanterie: s'est distingué dans un combat presque corps à corps où il s'est fait le défenseur de son commandant de compagnie, abattant à coups de fusils plusieurs assassins allemands qui seraient de près cet officier.

Sous-lieutenant MILLET, 82^e rég. d'infanterie: a exercé pendant trois semaines le commandement d'un bataillon dans des circonstances difficiles. S'est particulièrement distingué en forêt, au combat du 2 octobre, où

il a fortement contribué, en entraînant son bataillon à la prise d'une ligne de tranchées ennemis.

Caporal SEMESME, 45^e d'artillerie: le 7 septembre, occupant le poste de pourvoyeur, et ayant vu le tireur de sa pièce en porté par un obus, le remplaça avant même de l'avoir reçu l'ordre, alors que le siège était brisé, il devait mettre le feu sans aucune protection. A été sérieusement blessé au même instant.

Maître pointeur THENAULT, 45^e d'artillerie: s'est comporté très courageusement le 1^{er} septembre, en aidant, sous un feu très violent de l'artillerie ennemie, à raccrocher les arrières-trains des pièces qui avaient perdu une grande partie de leur personnel. N'a quitté la position qu'après que le dernier arrière-train ait été raccroché.

Soldat VIAL, 76^e d'infanterie: a reçu sept balles dans ses vêtements, sans cesser son rôle d'observateur dans une tranchée pendant deux heures et demie.

Capitaine de territoire GERBERON, 331^e d'infanterie: s'est lancé en terrain découvert, avec deux compagnies, sur des pentes escarpées, battues par un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, à l'attaque d'un poste ennemi très étendu. Le reste de l'attaque n'ayant pas débouché de la forêt s'est maintenu jusqu'à la nuit à 60 mètres des tranchées ennemis.

Lieutenant CAZES, 46^e d'infanterie: a, sous

de sang-froid et d'énergie au cours de combats en forêt.

Soldat CARTEAU, 4^e d'infanterie : blessé deux fois, a refusé d'être évacué, et, après un pansement sommaire, est venu reprendre sa place au feu.

Clairon LERON, 8^e d'infanterie : le 23 septembre, porteur d'un pli pour son colonel, et arrêté par une patrouille de cinq Allemands, en a tué trois, a mis les autres en fuite et a rempli sa mission. Blessé le 24 septembre en remettant lui-même un ordre à son destinataire.

Soldat LEROY, 4^e d'infanterie : a bravement entraîné à l'assaut un groupe de soldats. A été blessé au cours de l'action.

Soldat PLISSON, 4^e d'infanterie : a pris le commandement de sa section après que tous les gradés avaient été tués ou blessés et l'a entraînée à l'assaut.

6^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon RAUSCHER, 25^e bataillon de chasseurs : appelé, à partir du 21 septembre, au commandement d'un groupe de deux bataillons de chasseurs, qui, depuis cette date, est resté en première ligne, s'est acquitté de sa tâche dans la façon la plus brillante.

Chef de bataillon SERVAGNAT, 26^e bataillon de chasseurs : s'est exposé sans compter dans les circonstances les plus difficiles. Blessé grièvement, le 27 septembre, à la tête de son bataillon, alors qu'il prenait des dispositions d'attaque, a continué, sur le brancard où il était étendu, perdant beaucoup de sang, à donner des ordres avec un beau sang-froid, jusqu'au moment où il dut être emporté sur l'initiative de son médecin.

Captaine DE BLANDINIÈRES, 15^e d'infanterie : chef de sections de mitrailleuses, s'est particulièrement distingué le 22 août. A été blessé grièvement le 2 septembre.

Captaine DAUDIN, 40^e d'artillerie : ayant eu la main traversée au combat du 24 septembre, a conservé le commandement de sa batterie pendant toute la journée. Ayant du être évacué, est revenu prendre son commandement, non guéri.

Captaine GUNTER, 9^e génie : a résisté jusqu'à la dernière extrémité dans une tranchée qu'il avait fait construire, perdant les deux cinquièmes de son effectif. Blessé le 27 octobre, au cours d'une reconnaissance, par un éclat d'obus à la jambe, et ayant eu son képi traversé par une balle, n'en continua pas moins à remplir sa mission dont il rapporta de précieux renseignements.

Captaine TRANCART, 40^e d'artillerie : le 24 septembre, a arrêté net l'offensive de l'infanterie allemande par un feu violent dirigé à quelques centaines de mètres des lignes de l'infanterie ennemie.

Captaine VICART, 12^e rég. de chasseurs : le 5 août, a mis en fuite avec son peloton, un peloton de chevau-légers bavarois. Supérieurement monté, a pris 100 mètres d'avance, est arrivé seul sur le peloton ennemi et a fait deux prisonniers de sa main.

Sous-lieutenant de réserve CHEVILLON, 13^e d'infanterie : très belle attitude au feu, notamment le 27 septembre, au cours d'une violente attaque de nuit, où il a fait preuve d'une bravoure, d'un calme et d'un sang-froid indiscutables.

Sous-lieutenant de réserve DELESTRE, 29^e bataillon de chasseurs : le 30 septembre, s'est approché de jour, à la tête d'une patrouille, à 40 mètres des tranchées ennemis, s'exposant personnellement au feu pour s'assurer si la tranchée était occupée. Se présente pour toutes les missions dangereuses.

Sous-lieutenant de réserve GARSAUT, 15^e d'infanterie : blessé le 1^{er} novembre, en se portant avec quatre volontaires au secours d'un petit poste fusillé de près.

Adjudant FARQUES, 26^e bataillon de chasseurs : le 8 septembre, après avoir été soulevé de terre par un obus, a repris sa place de baïonnette et y est resté.

Adjudant VINOT, 55^e d'infanterie : bien que blessé au combat du 6 septembre, a conservé le commandement de sa section jusqu'au moment où il a été à nouveau traversé par une balle.

Sergent AMBROISE, 29^e bataillon de chasseurs : le 10 septembre, a circulé à découvert dans une tranchée, pour encourager ses hommes par son exemple, sous un feu constant d'artillerie et d'infanterie. A été grièvement blessé.

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

9

ques mètres des Allemands en sauvant une mitrailleuse sous un feu très violent. **Adjudant CAMPOUROY**, 28^e d'infanterie : le 22 septembre, a maintenu sa section sous un feu violent, à la lisière d'un bois ; a été grièvement blessé de deux balles à la poitrine.

Adjudant ROCHY, 2^e d'artillerie : le 24 août, est allé volontairement sur le champ de bataille rechercher un canon qui avait été momentanément abandonné, les chevaux qui l'attelaient ayant été tués.

Maréchal des logis CRUZELAUD, 57^e d'artillerie : a montré beaucoup d'énergie et de décision. A admirablement dirigé les avant-trains dans des circonstances très difficiles. A été très grièvement blessé le 12 octobre.

Maréchal des logis SOULA, 23^e d'artillerie : s'est distingué au combat du 24 août, en portant, à différentes reprises, des ordres sous une pluie de mitraille, donnant ainsi le plus bel exemple de courage, de calme et de sang-froid. S'est fait de nouveau remarquer le 21 septembre, jour où il a été grièvement blessé.

Sergent réserviste FAURÉ, 25^e d'infanterie : grièvement blessé aux jambes, est resté sur la ligne de feu, continuant à diriger sa section. N'a consenti à se retirer de la ligne de feu qu'au moment où sa section reçut l'ordre de se porter sur une autre position.

Corps d'armée colonial et Aviation.

Sergent fourrier RAULT, 44^e colonial : à l'attaque de nuit du 12 au 15 octobre, étant chef d'une demi-section d'avant-garde, a fait preuve d'une grande énergie en conservant, bien que grièvement blessé, le commandement de sa troupe, qu'il a entraînée en avant.

Lieutenant NINGAL, 25^e d'artillerie, observateur en avion : se prodigue pour remplir toutes les missions qui lui sont confiées, quelque dangereuses qu'elles soient. A rapporté de ses reconnaissances aériennes de précieux renseignements d'ordre général, et a rendu, comme artilleur, de grands services à son armée pour la recherche des batteries ennemis, et le réglage du tir sur elles-ci.

3^e Corps d'Armée.

Sergent réserviste FOLLAIN, 31^e d'infanterie : depuis son arrivée au 31^e, a fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid qui étaient admirés de toute sa compagnie. Se trouvant dans les tranchées, s'est employé volontairement comme observateur en un point connu comme très dangereux à 70 mètres de l'ennemi. A été tué en remplissant la mission qu'il avait demandée.

Caporal ROPPART, 22^e d'infanterie : n'a jamais cessé d'être, pour sa section, un exemple de courage, en s'offrant toujours le premier pour diriger les patrouilles. A été, en dernier lieu, gravement blessé au bras, en remplissant le rôle d'observateur dans un endroit particulièrement dangereux.

Lieutenant-colonel CHARPENTIER, 22^e d'infanterie : commande depuis le début de la campagne le 22^e régiment d'infanterie, qui a été cité à l'ordre de l'armée. A donné lui-même l'exemple de la plus grande énergie et de la plus courageuse ténacité aux combats livrés les 14 et 15 septembre, et dans la défense d'un secteur, où il s'est employé avec son régiment du 20 septembre au 5 octobre, sous un bombardement continu et en butte à de nombreuses attaques.

Lieutenant-colonel GARCON, 20^e d'infanterie : commande depuis le 5 septembre, le 20^e d'infanterie, qui a été cité à l'ordre de l'armée. A conduit son régiment d'une façon tout à fait remarquable et digne des plus vifs éloges pendant les journées des 14, 15, 16 et 17 septembre particulièrement dures.

Capitaine PORLIER, 22^e d'infanterie : a commandé une compagnie depuis le début des opérations. Très belle conduite au feu ; a été atteint par deux balles en entraînant sa troupe à l'assaut d'une forte position le 23 septembre.

Lieutenant DE LAMARZELLE, 43^e d'artillerie : le 6 septembre, n'a pas hésité à s'exposer à découvert sous un feu violent sur le toit d'une maison pour mieux observer les coups, et a pu obtenir un réglage très rapide et produire sur l'ennemi des effets très meurtriers. Le 15 septembre, blessé, est resté

sur la crête, exposé à un feu violent, pour mieux surveiller la marche de l'infanterie ennemie qui arrivait à moins de 800 mètres de ses pièces.

4^e Corps d'Armée.

Adjudant FRANÇOIS, 11^e d'infanterie : dès son entrée en campagne, fait preuve des meilleures qualités de chef : courage, sang-froid, ascendant par le bon exemple sur ses hommes. Fortement contusionné par un éclat d'obus à l'épaule au combat du 30 octobre, est demeuré à la tête de sa section pendant vingt-quatre heures et n'a consenti à aller se faire panser que sur l'ordre de ses chefs.

Adjudant de réserve BANNIER, 11^e d'infanterie : chef d'une reconnaissance, le 3 novembre, et chargé de renseigner sur l'importance de l'ennemi dans un bois, a mené avec une grande fermeté cette reconnaissance. A fait progresser ses hommes sous un feu violent de l'ennemi et n'est rentré que lorsqu'il en a reçu l'ordre. Le 4 novembre, fut désigné pour refaire la même reconnaissance, réussit à s'approcher à cinquante mètres des lignes ennemis. Blessé au cours de cette opération, a donné des renseignements précieux.

Sergent RACOULT, 11^e d'infanterie : est entré à la tête de sa section dans un village. A entraîné à la charge ses hommes et a montré le plus grand courage dans l'attaque d'une barricade qu'il a enlevée aux Allemands. **Sergent réserviste BRUNET**, 11^e d'infanterie : à l'attaque d'un village, s'est emparé d'un clairão, a sonné la charge et a chanté la Marseillaise pour entraîner les hommes à l'assaut. Est arrivé l'un des premiers dans le village.

Clairon MOREAU, 11^e d'infanterie : placé à côté du chef de bataillon, a sonné la charge avec un entraînement admirable, lors de l'attaque d'un village. Dans la nuit du 30 au 31 octobre, et pendant la journée du 31, a parcouru ce village en sonnant la charge à chaque contre-attaque pour encourager les lignes de tirailleurs à repousser l'ennemi.

Soldat BAZOGE, 11^e d'infanterie : faisant partie d'une patrouille d'avant-garde, a su maintenir ses camarades placés à côté de lui pour faire des feux à répétition sur l'ennemi, qui contre-attaquait un village.

Médecin-major FCHANNO, 7^e division d'infanterie : donne, depuis le début de la campagne, aux médecins et brancardiers de son groupe, l'exemple du courage et du dévouement. S'est particulièrement distingué en relevant pendant cinq nuits consécutives, les blessés à différents combats.

Médecin principal BERNARDY, 7^e division d'infanterie : valeur technique exceptionnelle, zèle et dévouement complets. Depuis le début de la campagne, a mérité l'admiration de ses chefs pour son activité extraordinaire, son sang-froid dans les circonstances difficiles, la bonne direction qu'il imprime à son personnel, en donnant à tous, et à toute occasion, l'exemple d'un dévouement absolu qui n'a d'égale qu'une extrême modestie.

Médecin-major DELMAS, 10^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a fait l'admission de tous, officiers et soldats, par son dévouement inlassable ; tous les jours de combat, il se tient en permanence sur les lignes de feu, cherchant à panser et à évacuer les blessés, sans s'occuper des projectiles qui tombent autour de lui. Est resté deux jours et deux nuits caché dans les lignes ennemis, et a pu rejoindre son régiment. Dernièrement, est resté dans un village, malgré le bombardement, qui a complètement détruit ce village, risquant à chaque instant sa vie pour secourir les blessés.

Médecin-major TRASSAGNAC, 10^e d'infanterie : fait preuve du plus grand dévouement, particulièrement le 21 septembre, donnant des soins aux blessés sous une pluie de projectiles et assurant l'évacuation.

Médecin-major LEFEBVRE, 8^e division d'infanterie : a exécuté, depuis le commencement de la campagne, avec le plus grand dévouement et beaucoup de compétence, une tâche des plus dures.

Capitaine MARCHANT, 10^e d'infanterie : a conduit sa troupe au feu avec une très grande bravoure, depuis le début de la campagne. A, sous un feu très vif, enlevé sa troupe et chargé sur un bois occupé par des fantassins allemands. Dans une ferme a maintenu le calme et l'ordre dans sa troupe et contribué, dans une très large mesure, à rendre achar-

née la résistance des fractions du 10^e enfermées dans cette ferme. Est monté, sous le feu, dans des arbres, pour renseigner l'artillerie sur les mouvements de l'ennemi.

Lieutenant CONSCIENCE, 11^e d'infanterie : a été blessé le 21 septembre, alors qu'il commandait au feu la 3^e compagnie. A eu depuis le commencement des hostilités une très belle conduite au feu.

6^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant LOUSTAUNEAU LACAU, 33^e d'infanterie : pendant la journée du 30 octobre, a assuré la liaison avec le général de brigade dans les circonstances les plus périlleuses, sous une pluie d'obus, et a, par la crânerie de son attitude, impressionné la troupe de la façon la plus heureuse. S'est mis à la tête du détachement chargé de la garde du drapeau de son régiment pour passer les ponts balayés par les obus et les baïonnettes.

Sous-lieutenant PENIN, 5^e section de mitrailleuses du 30^e d'infanterie : un fusil à la main et constamment sur la ligne des tranchées, exhortait et conduisait les hommes au combat. Une de ses pièces ayant été prise par l'ennemi, la reprenait aussitôt par une charge à la baïonnette. Tué à l'entrée d'un pont, au moment où il relevait un de ses hommes blessés.

Lieutenant ZITTEL, 30^e d'infanterie : gravement blessé à la tête et transporté à un poste de secours, a dit à ses soldats avant de les quitter : « Surtout, mes amis, ne reculez pas. »

Soldat BARROIS, 30^e d'infanterie : ayant été grièvement blessé, s'est écrié avant de tomber : « Je suis touché, mais il faut que j'en tue encore un. Vive la France ! »

Adjudant FAGNIERES, 30^e d'infanterie : a maintenu sa section dans les tranchées sous un feu des plus violents, jusqu'à ce que, débordé, il soit forcé de reculer. A prononcé alors une énergie contre-attaque, dans laquelle il tomba grièvement blessé, pour dégager la section de mitrailleuses qui était sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi.

7^e Corps d'Armée.

Brigadier fourrier FAIVRE, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque à pied d'un village, étant agent de liaison entre le colonel et les groupes les plus exposés, a rempli très crânement sa mission, s'est retiré le dernier d'une ligne de tirailleurs presque complètement fauchée ; puis, au cours d'une retraite très dangereuse, a soigné deux de ses camarades, sur l'un desquels il a laissé son propre manteau.

Brigadier WESTRICH, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque à pied d'un village, a commandé très bravement une escouade de territoriaux et de dragons à pied. L'a menée en première ligne sous un feu très violent, s'est retiré le dernier ; a porté secours en retratant au lieutenan-colonel blessé grièvement et la recouvert de son propre manteau.

Brigadier réserviste FLEURY, 11^e dragons : le 10 octobre, commandant une section de territoriaux et de dragons à pied à l'attaque d'un village, l'a menée avec la plus grande vigueur, et est resté le dernier avec son officier sous un feu des plus violents, à trente mètres de l'ennemi. A assuré avec le plus grand dévouement la retraite de son officier blessé.

Cavalier JAMET, 18^e dragons : le 11 octobre, blessé au genou par une balle, refusa de quitter son peloton déployé à pied en tirailleurs, et resta sur la ligne de feu. Avant de rejoindre l'ambulance, se porta spontanément au secours de camarades grièvement blessés.

Cavalier VOISINET, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque de nuit d'un village, a pris part au centre du village au siège d'une maison dont il a essayé, sous les balles, d'enfoncer la porte ; puis à la tête d'un groupe de territoriaux, a mené le combat en face d'une autre maison très redoutable par son feu.

Cavalier MOCQUIN, 11^e dragons : le 10 octobre, parti comme volontaire dans une reconnaissance de nuit sur un village occupé par l'ennemi, a tenu à être en pointe et a opéré avec une adresse et une audace au-dessus de tout éloge ; plus tard, à l'attaque du village s'est distingué par son courage, son sang-froid et un esprit de camaraderie parfait ; n'a pas voulu se retirer du feu avant son sous-officier.

Cavalier MARCHANT, 10^e d'infanterie : a conduit sa troupe au feu avec une très grande bravoure, depuis le début de la campagne. A, sous un feu très vif, enlevé sa troupe et chargé sur un bois occupé par des fantassins allemands. Dans une ferme a maintenu le calme et l'ordre dans sa troupe et contribué, dans une très large mesure, à rendre achar-

Lieutenant BOCAT, 35^e d'infanterie : a entraîné de nuit sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande dont elle a atteint les défenses accessoires qu'elle a commencé à détruire. A maintenu ses hommes sous un feu violent de mitrailleuses et d'infanterie, et ne s'est retiré qu'après avoir été débordé sur sa gauche et avoir subi des pertes sévères. N'a cessé de se comporter brillamment depuis le début de la campagne.

Capitaine PENNEHOUT, 42^e d'infanterie : s'est lancé à la tête de sa compagnie contre une tranchée allemande, et est tombé mortellement frappé au moment où il l'abordait.

Capitaine DE LA BOISSIERE, 71^e d'infanterie : le 3 octobre, au moment où la compagnie d'avant-garde débouchait d'un village venait d'être arrêtée, a entraîné sa compagnie dans une contre-attaque, qui rejeta les Allemands, en leur faisant subir de grosses pertes. Du 5 au 7 octobre, a remarquablement commandé sa compagnie sous le feu.

Lieutenant de réserve FRECAUT, 42^e d'infanterie : avec une rare vaillance a enlevé sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie ; l'a, par son exemple, menée jusqu'au parapet de cette tranchée malgré le feu le plus violent, et a été frappé très grièvement au moment où il sautait dans le fossé.

Lieutenant de réserve GRENIER, 42^e d'infanterie : s'est lancé à la tête de sa section contre une tranchée allemande et, quoique mortellement frappé, a donné, avec le plus grand sang-froid, les ordres pour l'aborder.

Caporal GERBER, 42^e d'infanterie : cerné par l'ennemi dans une tranchée dont nous venions de nous emparer, a, au lieu de se renoncer, réussi à s'échapper et rapporté ainsi d'utiles renseignements. S'était, la nuit précédente, avancé jusqu'à vingt mètres d'une tranchée allemande pour s'assurer s'il existait un réseau de fils de fer.

Sergent fourrier FROSSARD, 42^e d'infanterie : est parvenu à se glisser jusqu'à proximité de la tranchée allemande, que sa compagnie allait attaquer et, au moment où l'attaque se déclencha, a réussi à lancer une grenade dans l'embrasement d'une mitrailleuse qui balayait le terrain de ses feux et qui fut ainsi réduite au silence.

Sergent GROSFILLEX, compagnie 7/1 du génie : depuis le début de la campagne s'est signalé par son courage, son dévouement calme et résolu. Le 12 novembre, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, s'est employé à ouvrir une brèche dans le parapet d'une tranchée allemande pour faciliter l'entrée de la colonne d'attaque. A été tué en accomplissant sa mission.

Sergent GOUDOUAD, 7^e bataillon du génie : était chef d'un détachement chargé de détruire un réseau de fil de fer, a été blessé durant le trajet ; s'est porté près d'un de ses hommes blessé qui se plaignait pour l'encombrer. A continué à diriger son détachement jusqu'au moment où il a été tué.

Sergent SIZAIN, 7^e bataillon du génie : était chef d'un détachement chargé de détruire un réseau de fil de fer, a contribué à diriger son détachement jusqu'au bout du réseau après avoir reçu plusieurs blessures ; a été blessé à vingt mètres du réseau.

Sergent SEMARD, 7^e bataillon du génie : alors que la plupart des hommes d'une colonne d'infanterie lancée à l'assaut d'une tranchée ennemie, venaient d'être tués ou blessés dans les vingt premiers mètres, a bondi de la tranchée sous un feu violent d'infanterie, seul et sans arme, pour se porter au secours du capitaine blessé et a rampé jusqu'à cet officier, s'est porté en avant de lui pour qu'il ne soit pas blessé de nouveau, est resté dix minutes auprès de lui, cherchant à le ramener ; a été blessé à ce moment, et ne s'est replié que sur le refus formel du capitaine de se laisser transporter. A son retour dans la tranchée, a entrepris immédiatement un travail de sape qui lui a permis de ramener le capitaine vivant après six heures de travail.

Chef de bataillon MICHAUD, 20^e bataillon de chasseurs : pendant la nuit du 8 au 9 octobre a conduit sa troupe avec une énergie remarquable. A enlevé une première ligne de tranchées, après avoir gravi de nuit une pente très raide ; s'est maintenu toute la journée du 9, à 30 mètres des tranchées ennemis, de jour et de nuit.

Chef de bataillon GERST, 35^e d'infanterie : commande très bien son régiment et l'a très bien conduit pendant cinq jours de bataille. A repris, avec son régiment, un village qui venait d'être pris par l'ennemi et a dirigé pendant quinze jours le travail de tranchées situées au contact immédiat des Allemands.

Chef de bataillon MICHAUD, 20^e bataillon de chasseurs : pendant la nuit du 8 au 9 octobre a conduit sa troupe avec une énergie remarquable. A enlevé une première ligne de tranchées, après avoir gravi de nuit une pente très raide ; s'est maintenu toute la journée du 9, à 30 mètres des tranchées ennemis et a ainsi permis à un régiment d'arriver à temps pour chasser l'ennemi.

Chef de bataillon MURET, 25^e d'infanterie : blessé deux fois dans la journée du 20 octobre, a continué néanmoins à exercer le commandement de son bataillon donnant ainsi le plus bel exemple de

Colonel CHEVILLOTTE, commandant la 2^e brigade de dragons.
Colonel de TARRAGON, 14^e dragons : a fait preuve dans tous les combats auxquels il a assisté depuis le début de la campagne, d'une rare intrepétité et d'un grand mépris du danger.
Général de brigade REQUICHOT : placé au cours de la campagne à la tête d'une division de cavalerie, l'a très bien conduite au cours des différents combats.
Colonel COSTET, 3^e chasseurs d'Afrique : a commandé son régiment dans les opérations du mois de novembre où le 3^e chasseurs d'Afrique a combattu avec courage et entrain dans les tranchées de première ligne. Le mérite en revient à son chef.
Colonel de cavalerie ARNOUX DE MAISON ROUGE : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.
Chef d'escadrons CARRÈRE, 10^e hussards : officier supérieur du dévouement le plus absolu.
Colonel de cavalerie MORDACQ : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.
Colonel DURANT DE MAREUIL, 2^e cuirassiers : belle conduite au feu. Blessé au combat du 24 août, est retourné au front à peine guéri, le 20 octobre.
Colonel de cavalerie MATUSZINSKI : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.
Chef d'escadrons GRANDJEAN, 13^e dragons : a fait preuve des plus belles qualités de bravoure et d'entrain depuis le début de la campagne.
Colonel CLARET, 9^e dragons : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.
Chef d'escadrons CAUD, 1^{er} hussards : depuis le commencement de la campagne a commandé son demi-régiment avec sang-froid et énergie et souvent dans des circonstances difficiles.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Caporal GUYOT, 32^e d'infanterie : s'est signalé les 27 octobre, 2 et 3 novembre en portant secours aux blessés sous un feu violent d'artillerie ou d'infanterie. Le 4 novembre, à l'appel d'un homme de bonne volonté pour porter sous la canonnade un renseignement important, s'est offert, a exécuté sa mission et est revenu en rendre compte. Pendant le combat du 5, au cours duquel il a été blessé, s'est fait remarquer par l'énergie de son attitude et le moral élevé qu'il a su maintenir chez ses hommes.
Soldat SAPIN, 125^e d'infanterie : dans la nuit du 8 au 9 novembre, étant sorti de sa tranchée, et ayant distingué dans l'obscurité un groupe ennemi qui s'avancait, baionnette au canon, en se dissimulant, n'a pas hésité, bien que sans arme, à se jeter sur le premier, l'a terrassé en même temps qu'il donnait l'alarme, et a évité ainsi une surprise à la compagnie qui a pu détruire le détachement ennemi.
Adjudant de réserve GAILLARD, 114^e d'infanterie : s'est distingué en toutes circonstances, et notamment le 27 octobre, en contribuant avec sa section à repousser un retour offensif de l'ennemi, et en se portant résolument en avant pour enlever et occuper un point important du terrain.
Adjudant ROUSSEAU, 66^e d'infanterie : a fait preuve de bravoure, de courage et d'énergie, le 7 novembre, où, ayant eu tous les hommes de sa section de mitrailleuses hors de combat, il prit le commandement d'une section voisine, avec laquelle il contre-attaqua et refoula les Allemands en tuant un grand nombre. Blessé dans ce combat.
Soldat ARISTOBILE, 90^e d'infanterie : le 26 octobre, a, à plusieurs reprises, porté des ordres urgents sous un feu violent. A donné chaque fois un bel exemple de courage et de dévouement. A été blessé très grièvement en fin de journée.

Soldat CHAMPION, 68^e d'infanterie : est allé le 9 septembre chercher, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, son adjudant grièvement blessé, et l'a ramené dans nos lignes. Est un modèle de courage et d'énergie.
Soldat DROUET, 77^e d'infanterie : aussi brave que dévoué. Le 12 novembre, au cours d'un violent combat, s'est offert à deux reprises pour aller porter des renseignements importants sous une grêle de projectiles. En cours de route, a conduit au poste de secours un sous-officier grièvement blessé, revenant chaque fois reprendre rapidement sa place de combat dans la tranchée de première ligne.
Adjudant PICHON, 7^e hussards : toujours prêt à tous les dévouements. Gravement blessé le 28 octobre.

Maréchal des logis PATARIN, 33^e d'artillerie : a fait quatre fois, sous une pluie d'obus, pour porter des ordres, un parcours des plus dangereux, sans se laisser intimider par la mort de deux lieutenants du régiment tués devant lui dans le même passage.

Adjudant THOMAS, 20^e d'artillerie : déjà blessé le 9 septembre, n'a cessé, depuis qu'il est revenu sur le front, de donner dans sa batterie l'exemple du mépris du danger.

Maréchal des logis SAUVAGET, 49^e d'artillerie : placé dans un arbre, pour observer le tir de l'ennemi sous un feu violent, a été gravement blessé. Amputé d'une jambe.

Maitre-pointeur GUIMBRETIER, 33^e d'artillerie : sa batterie ayant été, le 12 novembre, prise à moins de 600 mètres sous le feu de l'infanterie ennemie, est allé à plusieurs reprises, sous une pluie de balles, chercher des munitions au caisson de ravitaillement placé en arrière de la batterie et a permis ainsi à sa pièce de continuer le tir et d'arrêter l'offensive.

Sergent LAURENT, 6^e génie : commandait une équipe de travailleurs dans un boyau de communication, sous un tir réglé d'artillerie lourde. A eu trois hommes tués auprès de lui et a été lui-même blessé à la tête par un éclat d'obus.

Cavalier GUINLE, 10^e hussards : chargé de porter un ordre à un bataillon engagé, a exécuté avec le plus grand courage cette périlleuse mission, qu'aucun autre agent de liaison n'avait pu accomplir, six de ceux qui avaient tenté cette entreprise ayant déjà été tués et deux autres blessés.

Adjudant LAUMONIER, 5^e zouaves : au cours de l'attaque du 12 novembre, a entraîné sa section en avant, sous un feu extrêmement violent et ajusté. A été grièvement blessé à la tête de ses hommes et a conservé le plus grand calme et le plus grand sang-froid, excitant ses hommes à faire leur devoir.

Sergent OUKKELIL, 5^e tirailleurs indigènes : a donné le plus bel exemple de courage en entraînant ses tirailleurs à l'assaut d'une tranchée ennemie. A été blessé grièvement au moment où il arrivait sur le réseau de fils de fer.

Maréchal des logis GUYONVERNIER, 5^e d'artillerie de campagne : ayant reçu l'ordre de faire abriter les servants exposés aux violentes rafales d'obusiers de 150, fit exécuter l'ordre avec beaucoup de sang-froid et ne songea à s'abriter qu'après tous les servants. A été grièvement blessé.

Adjudant-chef FOURNIOL, 63^e bataillon de chasseurs : au combat du 7 septembre, s'est signalé pendant toute la journée par son attitude courageuse et énergique sous le feu. A la tombée de la nuit, dans un mouvement offensif de la compagnie a été grièvement blessé en entraînant sa section.

Maréchal des logis HOUMEAUX, 30^e d'artillerie : blessé très grièvement le 12 septembre par un éclat d'obus, alors qu'il était chef de pièce et, bien que perdant du sang en abondance, a continué en remplissant les fonctions de tireur jusqu'à ce qu'il tombe épuisé.

Soldat MONTIGNON, 30^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve de la plus grande activité et du plus grand courage pendant toute la durée du combat. A rallié des camarades qui avaient perdu leur unité et les a ramenés au feu. Etant allé ensuite porter un compte rendu du chef de bataillon au lieutenant-colonel, à la mairie du village, a retiré des décombres de ce bâtiment, sous les obus, avec l'aide d'un camarade, le drapeau du régiment qu'il a remis au lieutenant porte-drapeau.

Sergent CASSER, 7^e génie : a été atteint de trois blessures en cherchant à détruire un réseau de fils de fer en avant d'une tranchée ennemie.

Tirailleur BOUDJEMIA, 3^e tirailleurs indigènes : chargé de couper les fils de fer en avant d'une tranchée ennemie, s'est porté résolument en avant et a été blessé grièvement au moment où il remplissait sa mission de destruction.

Brigadier fourrier RENARD, 5^e escadron du train : blessé très grièvement le 17 septembre 1914 par un éclat d'obus et a été amputé.

Adjudant BRETON, 3^e zouaves : abrité avec sa section dans les caves d'une maison pour se soustraire à un violent bombardement, a, lorsque l'attaque de l'infanterie ennemie, forte d'environ deux sections, s'est produite, laissé arriver ces deux sections jusqu'à la maison et, sortant brusquement de son abri, les a chargées à la baïonnette et les a presque entièrement détruites. A été blessé.

Sergent MANIN, 29^e d'infanterie : blessé grièvement de trois balles en se portant en avant pour aller construire une tranchée, le 11 novembre au soir ; ne voulait pas retourner en arrière et ayant perdu son fusil en demandait un autre pour se porter en avant au moment où les forces l'abandonnèrent.

Sergent-major PLANCHE, 28^e d'infanterie : s'est conduit d'une façon particulièrement courageuse aux combats des 5 et 6 septembre, en entraînant sa section à l'assaut. Blessé, est revenu chercher les pièces de comptabilité et les fonds de la compagnie restés sur les lieux de sa chute et a réussi à les remettre à un blessé moins gravement que lui.

Soldat LEBON, 5^e escadron du train : a été amputé du bras gauche à la suite d'une blessure causée par un éclat d'obus reçue le 17 septembre.

Sergent GUITTON, 3^e zouaves : ayant été blessé au bras au commencement de l'action, a conservé le commandement de sa demi-section, donnant le meilleur exemple de sang-froid et de bravoure et ne s'est laissé évacuer qu'à la fin de la journée, lorsque toutes les attaques de l'ennemi sur son front eurent été repoussées.

Soldat FERRATO, 3^e zouaves : blessé une première fois à la figure, à quelques mètres des tranchées ennemis, s'est pansé lui-même derrière un arbre et s'est reporté en avant au signal de la charge. A été une deuxième fois blessé.

Chasseur SALAH BEN MATI (rég. Poeymirau) : blessé au combat du 16 septembre. Blessé de nouveau le 24 novembre au soir, alors qu'il commandait un poste périlleux.

Chasseur MOHAMMED BEN HADJ (rég. Poeymirau) : magnifique soldat, réputé parmi les chasseurs indigènes pour sa bravoure et son sang-froid. S'est maintes fois signalé au feu ; blessé le 5 septembre, venait de rejoindre sa compagnie lorsqu'il a été de nouveau grièvement blessé le 24 novembre au soir à son poste de combat.

Sergent CÉSAR, 355^e d'infanterie : a été, depuis le commencement de la campagne, un modèle de bravoure. Le 10 novembre, est sorti de la tranchée pour ramasser une bombe allemande non éclatée dont il avait intérêt à connaître la nature. A eu, en outre, le bras fracassé par une balle (blessure grave).

Adjudant-chef MOUSSAUD, 107^e d'infanterie : au combat du 31 août, est tombé grièvement blessé en entraînant sa section dans une charge à la baïonnette ; ne pouvant plus se relever, a continué à exciter ses hommes en agitant son sabre et en criant : « En avant ! » A été amputé d'une jambe.

Adjudant de réserve FIOUX, 300^e d'infanterie : blessé au combat du 3 septembre, a continué à commander sa section et à la maintenir sous le feu des mitrailleuses et de l'infanterie ennemie, avec une bravoure remarquable.

Maréchal des logis COBÉE, 12^e chasseurs : le 22 août, a chargé avec son peloton un parti de lanciers trois fois plus nombreux, tua trois Allemands, reçut cinq coups de lance, quitta le dernier le terrain de la lutte et parvint à rejoindre son escadron.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.